

écoulée... Ce fut alors, au tour de M. Harriman de m'interpeller :

— Mais, est-ce que, en France, vos compagnies de chemins de fer n'ont pas, elles aussi, des difficultés, en ce moment?

— Si fait. L'une au moins d'entre elles a, à cette heure, de sérieuses difficultés.

— Ah!... C'est que vous n'avez pas, en France, d'hommes ayant assez d'ambition — je veux dire : de volonté... Et que va-t-il lui arriver à cette compagnie?

— Je regrette de vous le dire, monsieur Harriman, mais on va remettre son réseau à l'Etat!

— Oh! la malédiction!...

Et, dans cette imprécation, je compris que M. Harriman faisait rentrer tous les États, aussi bien ceux qui se dressent, volontaires, sur le nouveau continent, que ceux qui périssent, décrépits, dans le vieux monde!...

CHAPITRE VI

PROFILS DE MILLIARDAIRES

M. Pierpont Morgan, empereur de la finance. — Comment, d'un geste, il arrêta la plus formidable tempête qu'ait connue l'Amérique. — M. Andrew Carnegie, roi de l'acier — La dynastie des Vanderbilt. — M. John Rockefeller, roi du pétrole. — Une visite à son royaume, à ses ministres, à son gouvernement, à sa flotte.

L'avouerai-je? Je n'ai point vu les musées de New-York. C'est sans doute qu'en cette étrange ville, il y a mieux que les statues de marbre de quelques galeries : il y a les statues d'or que la jeune Amérique a vu se dresser sur le fronton de son Histoire et au socle desquelles elle a épinglé cette orgueilleuse inscription : « *Milliardaires.* »

Aussi sont-ce ces statues-là que je vou-

drais, en ce chapitre, faire défiler devant vous : peut-être ne serez-vous pas fâchés de savoir sur elles quelque chose de plus que le simple fait qu'elles sont pétries dans la matière la plus riche ou qu'elles ruissellent des diamants les plus magnifiques; peut-être, sous le métal d'or, serez-vous curieux de voir palpiter un peu de vie et sous la cuirasse d'argent serez-vous intéressés à compter quelques battements de cœur humain.

PIERPONT MORGAN.

C'est le plus puissant de tous : il représente l'inconnu, c'est-à-dire une force.

J'ai contempné pendant des heures sa maison de banque de New-York, cette maison massive et mystérieuse qui fait l'angle de Broad street et de Wall street, et d'où partent, à cette heure, des ordres qui font tressaillir le monde. Mais les façades de maison ne valent guère plus que les enveloppes de lettre, et lorsque le regard s'arrête sur les pierres des demeures, c'est toujours pour

chercher derrière leur immobilité glacée l'âme humaine qui vibre et qui palpète.

Si jamais vous poussiez une des portes de cette maison et que vous entriez, la première chose qui vous frapperait sur le seuil serait le grand, l'immense silence du vaste édifice. Tout le bruit effrayant du dehors : ces hommes qui crient, ces messagers qui courent, ces cabs qui roulent, ces remous de foule, ce bouillonnement de vie et d'activité, tout cela vient mourir le long des murailles de marbre; et le fracas lointain des mugissements de la cité ne vous parvient que comme l'écho d'une mer déchaînée qui se serait brisée très loin contre quelque falaise inaccessible.

Vous pouvez monter le long des escaliers de marbre, dans la solitude et dans le recueillement. Vous pouvez traverser les antichambres : vous n'y rencontrerez nul flâneur; et vous pouvez remonter les bureaux : vous n'y verrez se lever vers vous nulle figure. Vous pouvez continuer, continuer toujours, jusqu'à ce que vous arriviez à la portière rembourrée d'un cabinet de travail, devant la-

quelle nul huissier ne veille. Vous pouvez pousser la matelassure de cette porte, sans vous faire annoncer — on n'annonce pas dans cette maison : c'est du temps perdu ! Vous pouvez entrer...

Derrière un bureau, un homme est assis, avec des épaules de géant, un nez extraordinairement proéminent, une encolure de taureau, des mains larges et puissantes; mais vous ne verrez ni les épaules, ni le nez, ni le cou, ni les mains : vous verrez surtout, là, sous l'arcade sourcilière, deux lueurs grises étranges, deux lueurs qui vous entrent dans la pensée comme des vrilles... Et si vous êtes venu par désceuvrement ou par curiosité, vous vous retirerez promptement, tant l'éclat terne de ces yeux perçants vous causera un malaise indéfinissable. Si vous êtes venu pour affaires, vous sentirez que les phrases sont inutiles et peu nécessaires les explications, car les deux yeux de fer sont là, braqués sur les vôtres, qui vous entrent brutalement dans l'âme et vous devêtent sans façon la conscience.

Alors, en deux douzaines de syllabes, vous formulerez votre demande et soumettez votre proposition. Il peut s'agir d'un million ou de quelques dollars, il peut s'agir d'un prêt passé ou d'une souscription future, les explications seront également brèves. L'homme se rappelle aussi vite qu'il comprend. Jamais il ne consulte un registre ou ne prend connaissance d'un mémoire. Il sait tout et se souvient de tout. « C'est, disent en parlant de lui ses clercs, le meilleur répertoire de l'office. » Il n'y a pas sous son toit un seul bout de papier dont il ne connaisse le contenu. Sa mémoire est comme son regard, infailible, invincible.

Et il ne s'est pas écoulé quatre minutes depuis que vous êtes là, devant ce sphinx des affaires, que, sous la moustache en crocs, les lèvres minces, pour la première et la dernière fois de l'entrevue, se soulèvent, livrant passage à quelques mots brefs, secs, nets, sans réplique :

— Oui... Non... J'accepte... Je refuse...
Je prends...

Vous n'avez plus maintenant qu'à vous retirer, et si vous avez de l'argent à vous faire verser, s'agit-il d'un million de dollars, c'est au caissier, au fondé de pouvoirs, au manager, à qui vous voudrez, qu'il faudra aller réclamer la signature magique.

Car, entendez bien ceci, M. Pierpont Morgan n'a jamais de sa vie apposé lui-même son propre nom au bas d'un chèque. Il ne fait jamais ce que d'autres peuvent faire pour lui !...

* * *

On ignore à peu près tout de M. Pierpont Morgan. De ses manies on ne connaît qu'une chose : c'est que si on le rencontre dans la rue, on ne doit jamais lui parler d'affaires et que si on le relance dans son cabinet de travail, on ne doit jamais lui parler de plaisir.. De sa manière de vivre on sait seulement ceci : en hiver, il voyage, achète très cher des tableaux pas toujours authentiques et reçoit près de ses vitrines des têtes couronnées;

en été, il demeure à bord de son yacht, se fait accoster chaque matin à un quai de New-York, s'y fait reprendre chaque soir et passe la nuit dans l'Océan.

Il a fait du bien. Des rêveurs, des philanthropes, des humanitaires vous diront comment un matin ils se sont vus convoqués dans la maison angulaire de Broad street et comment leur chimère s'est trouvée brusquement étayée par quelque pile d'or. Les maisons de pauvres, les institutions charitables, qui craignirent un jour d'avoir à souffrir d'une terrible grève de charbon, vous diront comment, le 5 octobre 1902, elles reçurent un câblogramme de Londres les informant que, sur l'ordre de M. Pierpont Morgan, 50.000 tonnes de charbon venaient d'être envoyées aux Etats-Unis pour les pauvres.

Il a fait du mal aussi. Malheur à ceux qui se sont heurtés à lui; malheur à ceux qui ont voulu se mesurer avec sa puissance : ceux-là ont été brisés comme verre, réduits en poussière.

Il a surtout été heureux. La Destinée pour

lui n'a eu que des sourires. Il n'a pas vu comme un Carnegie les haillons de la misère suspendus aux tringles de son berceau. Pour arriver en haut, il n'a pas eu, comme un Rockefeller, à partir des bas-fonds de la pauvreté. Non, il est né dans la pourpre et n'a jamais connu que le succès. A l'heure actuelle, il ignore encore ce que c'est qu'une défaite. Son nom est synonyme de fétiche. On s'assure contre sa mort à New-York et les plus sceptiquement incrédules mettent, les yeux fermés, dans son jeu. Sur les rives lointaines du Far-West, on le considère à l'égal d'une déité.

Et il a, en effet, un peu le pouvoir d'une déité. Il a le pouvoir de déchaîner des tempêtes effroyables et de les calmer, au gré de sa volonté. Il use de ce pouvoir. Il en a usé au mois d'octobre dernier, lorsque la plus épouvantable rafale financière que le monde ait connue souffla sur New-York. Jamais sa puissance ne parut plus formidable à tous; jamais le sol de son pays ne fut jonché de pareils débris...

Je voudrais vous décrire ce tableau inouï d'ouragan et comment, d'un geste, M. Pierpont Morgan éteignit le cyclone. Mais, avant tout, pour bien comprendre la scène, il faut que je vous dise quelques mots du décor et des comparses...

* * *

Il y a, à New-York même, près de treize cent cinquante *stock-brokers* ou agents de change, ayant tous le droit de vendre ou acheter en Bourse toutes valeurs.

Entrons dans une de ces treize cent cinquante maisons de *stock-brokers* comme nous sommes entrés tout à l'heure dans la banque de M. Pierpont Morgan. Traversons rapidement les bureaux, peuplés et affairés comme ceux d'un ministère; ne nous arrêtons pas aux vingt ou trente lignes téléphoniques qui desservent l'établissement, ni aux cinquante ou soixante appareils, qui, de deux en deux minutes, dévident les derniers cours du Stock-Exchange, ni même à la pièce où

quatre ou cinq fils télégraphiques spéciaux relient de bout à bout, directement, la maison à ses succursales de Chicago, de Washington, de San-Francisco ou de Boston. Ne nous attardons pas davantage aux deux ou trois pièces luxueusement meublées — parfois munies de salles de bains — qui, au jour, à la semaine ou au mois, sont à la disposition de riches spéculateurs pour qu'ils s'y recueillent et s'y isolent. Passons, passons tout cela. Et arrivons à la grande salle là-bas au bout, la salle où l'on « travaille ».

Figurez-vous en petit, en très petit, un théâtre : deux ou trois rangées de fauteuils d'orchestre et une estrade. Dans les fauteuils, des gentlemen sont assis, le cigare aux lèvres : ce sont les clients de l'établissement. Sur l'estrade, deux ou trois boys, avec une rapidité merveilleuse, affichent des chiffres sur un immense tableau. Ce tableau est celui des grandes valeurs de spéculation; autant de valeurs, autant de cases. Dès qu'au Stock-Exchange une opération quelconque a eu lieu sur un titre quelconque, treize cent cin-

quante fils télégraphiques préviennent automatiquement les treize cent cinquante agents de change, et non moins automatiquement, sous le doigt des *boys*, les treize cent cinquante tableaux enregistrent la variation du cours. Les gentlemen assis dans les fauteuils d'orchestre, eux, regardent les tableaux, et, quand il leur plaît, sans avoir à se déranger, d'un mot, ils vendent ou achètent.

J'ai vu ainsi, un après-midi, un honnête vieillard gagner, en douze minutes et demie, la respectable somme de cent cinquante mille francs. Il fumait une pipe énorme quand, tout d'un coup, il pointa du doigt une case — la troisième à gauche du groupe Vanderbilt — et, le plus tranquillement du monde, annonça :

— J'achète 5.000 !

— Acheté 5.000, répéta le *clerk*, comme s'il s'était agi d'un parapluie d'occasion.

Cependant, cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que, dans la troisième case à gauche du groupe Vanderbilt, un chiffre avait surgi : la valeur venait de monter de deux dollars.

Le vieux monsieur gagnait déjà cinquante mille francs. Cinq minutes après, il y avait encore deux dollars de hausse, et, deux minutes et demie après, il y avait encore deux dollars. Alors, le vieux monsieur lâcha sa pipe et dit posément :

— Je vends 5.000 !...

Il venait de gagner cent cinquante mille francs.

Et c'est ainsi qu'en treize cent cinquante endroits différents, de dix heures du matin à trois heures du soir, tous les New-Yorkais peuvent prendre un ascenseur, aller s'asseoir dans un fauteuil et risquer des pièces petites ou grosses au jeu des trente-six bêtes...

Et maintenant je crois que vous comprendrez mieux le drame d'octobre dernier.

Au fait, il y eut deux drames, il y eut deux coups de vent terribles qui éclatèrent à quelques jours de distance.

Le premier se produisit quand le Knickerbocker Trust ferma ses guichets. Le Knickerbocker Trust était une banque somptueuse,

dont les colonnes de marbre se dressaient avec orgueil sur la Cinquième Avenue, et, quand on sut que cette banque-là ne payait plus, il sembla que c'étaient toutes les banques qui cessaient de payer. Alors ce fut la ruée folle, aveugle, de toute une ville : chacun voulait ravoir son argent, tout son argent. Un million de déposants réclamaient trois milliards de dépôts. Et ceux qui parvenaient à arracher un peu d'or ou de papier à la résistance des banquiers allaient l'enfourer en terre, comme si le dernier jour du monde était arrivé...

Mais bientôt la tourmente gagna le Stock-Exchange et les titres les plus glorieux n'étaient plus qu'un peu de papier qu'emportait l'ouragan. Dans les treize cent cinquante comptoirs des treize cent cinquante *stock-brokers*, la foule ne regardait même plus les tableaux : elle vendait, elle vendait encore, elle vendait à n'importe quel prix. Enfin, la rafale atteignit son paroxysme. Un jeudi, le 24 octobre 1907, il sembla que tout allait crouler. Le vent de panique, ce jour-là,

balayait tout sur son passage, arrachait les dernières cloisons, pulvérisait les derniers remparts. Une heure de plus et les treize cent cinquante *stock-brokers* sautaient jusqu'au dernier. C'était la faillite la plus colossale — peut-être la ruine d'un pays...

Cependant, soudain, la rafale se calma. Tout rentra dans l'ordre comme par enchantement. Le vent tomba. La raison se leva. Une ligne imprimée sur les bandes télégraphiques avait suffi pour empêcher ce cataclysme : *M. Pierpont Morgan va prêter cent vingt-cinq millions.*

M. Pierpont Morgan avait, depuis plusieurs mois, vu venir la tempête. Son œil perçant avait, à l'horizon lointain, discerné le nuage et son génie avait paré à tout. Il avait délesté sa trirème de toutes ces valeurs de papier, qui, dans la rafale, allaient peser un peu moins qu'un fétu de paille, et il l'avait calée avec de lourds monceaux d'or. En fait, en ce jour tragique du 24 octobre, quand tout croulait, sa puissance seule restait debout, et sa petite maison de brique de Broad

street pouvait seule empêcher les colonnes du temple de Wall street de s'effondrer. Il était vraiment le roi de New-York, un roi qui tenait entre ses mains le sort, l'honneur, la vie, la fortune de milliers de citoyens. Il goûta pendant une heure environ l'âpre orgueil qu'une telle royauté peut donner à un homme. Il fit, pendant une heure, sentir le poids formidable de sa puissance; puis, satisfait, il appela les grands banquiers, ainsi que les princes de la finance, il posa ses conditions et permit qu'on lançât la nouvelle qui allait instantanément arrêter la débâcle : *M. Pierpont Morgan va prêter cent vingt-cinq millions.*

Depuis lors, le calme est peu à peu revenu sur New-York, comme il est revenu sur la Martinique après l'hécatombe de 1902, comme il est revenu à San-Francisco après la catastrophe de 1906. Les fauteuils d'orchestre des treize cent cinquante petites salles de *stock-brokers* se garnissent à nouveau de clients; seulement, quand ils contemplant le tableau noir, les pontes ont parfois encore

dans le regard des lueurs troubles — dernier vestige de la rafale d'octobre !...

En attendant, la silhouette de M. Pierpont Morgan a encore grandi de plusieurs coudées et quand on étudie de près cette silhouette, on se prend à la trouver fascinante comme tout ce qui est dangereux attrayante comme tout ce qui est terrible, Sur ce monde convulsé qui craquèle et s'effiloche, c'est un lourd boulet silencieux qui passe et le jour où la Destinée le déchaîna à travers l'espace, elle dut avoir sur ses lèvres épaisses je ne sais quel éclat de rire formidable...

ANDREW CARNEGIE

C'est le bon milliardaire et, comme le publicain de l'Évangile, il a eu un jour un joli geste. Assis au fond du temple de l'Or, il a brusquement déchiré les cordons de sa bourse et s'est écrié :

— Seigneur ! Seigneur ! je ne suis pas

digne d'avoir tant de millions ! Laissez-moi en rendre quelques-uns !...

Et le Seigneur n'ayant point eu d'objections, il a commencé à rendre ses millions. A l'heure actuelle, il en a déjà distribué un peu plus de trois cent trente-six : il ne lui en reste plus, disent les statisticiens, que six cent soixante-quatre...

Oui, ceci n'est pas de la fantaisie, mais de la stricte réalité, et les jeunes générations qui liront plus tard le grand livre tenu fidèlement au jour le jour par cette bonne vieille dame qui s'appelle l'Histoire y trouveront ce qui suit : « Il y avait une fois un milliardaire américain, qui s'appelait Andrew Carnegie... Lorsqu'il eut atteint l'âge de soixante-sept ans, il regarda autour de lui et ne vit que des héritiers aussi intéressés que peu intéressants. Il décida en conséquence de dépenser tout le reste de sa fortune avant de mourir. Et ce n'était pas une mince besogne, car, en supposant qu'il s'assît à sa table de travail et qu'il distribuât deux billets de banque de cent francs par

minute, à chaque minute du jour et de la nuit — dimanches et fêtes légales compris — il ne pouvait pas arriver à se débarrasser de son milliard avant de rendre le dernier soupir... »

Et l'Histoire ajoutera peut-être :

« Mais ce milliardaire bienfaisant n'eut pas de chance... On ne voulut jamais prendre sa philanthropie au sérieux. Tandis qu'il accumulait ses millions, on le traitait d'ac-capareur, et quand il les dispersa, on le traita de réclamateur. Si cette déesse qui a nom la Fortune lui sourit, cette autre déesse qui a nom la Renommée lui fut toujours cruelle et il eut beau abandonner la première, la seconde lui refusa continuellement ses faveurs. »

Et c'est vrai que, dans ses rapports avec cette courtisane malicieuse, la Renommée, Andrew Carnegie n'eut pas de chance...

A onze ans, il travaillait déjà dans une filature de Pensylvanie. On le chargeait de chauffer une chaudière dans une cave et on le payait vingt sous par jour. C'est un des

mérites de ces rois de l'or de ne pas rougir du temps où, bergers d'un nouveau genre, ils gardaient les machines et faisaient paître les locomotives. M. Carnegie vous dira qu'il n'est rien dans sa vie dont il est plus fier, et qu'aucun de ses millions ne lui donna autant de joie que la première paye d'un dollar.

— Je faillis seulement, a-t-il conté un jour, y perdre la vie. Le souci de la responsabilité qui m'incombait était trop grand. J'avais toujours peur de faire sauter la fabrique et, la nuit, pâle, hagard, je me dressais sur mon lit, crispant mes doigts comme s'ils tenaient le manomètre. J'en ai conservé des attaques de nerfs qui me prennent encore aujourd'hui.

L'auditoire auquel M. Carnegie fit part de cette touchante anecdote croula, paraît-il, sous les applaudissements. Mais, le lendemain, cette mauvaise gale de Renommée souffla à un journaliste de Chicago l'entre-filet suivant :

« M. Carnegie se trompe quand il attribue aux soucis de sa responsabilité les crises ner-

veuses qu'il eut enfant. Tous les jeunes mécaniciens que M. John Hay employa dans sa fabrique d'Alleghny City eurent les mêmes troubles et les mêmes crises et l'on a établi depuis que cela provenait des émanations de la chaudière. »

Allez donc vous y reconnaître là-dedans.

A quatorze ans, Andrew Carnegie changea brusquement de métier, et de mécanicien se fit *télégraphiste*. Il va vous dire encore lui-même comment la Fortune le prit par la main :

« Mon occupation consistait uniquement à porter les dépêches en ville; mais, de temps à autre, au bureau, quand je n'avais rien à faire, je regardais fonctionner les appareils ou bien j'étudiais l'alphabet de Morse. Or, un matin, l'opérateur de service au fil n'arriva pas à l'heure et, tandis que nous l'attendions, le signal électrique brusquement résonna : une dépêche venait... Que faire? Nous étions consternés. L'opérateur, sûrement, allait perdre sa place et être renvoyé... Je me dévouai. Rassemblant mes

quelques connaissances télégraphiques, je m'assis à la table, je manœuvrai l'appareil. Le long du ruban bleu, le message télégraphique se déroula — et c'était un message d'une importance extrême pour la première maison de la ville. Rapidement je le transcrivis et le portai... L'opérateur ne fut pas renvoyé, mais le directeur du télégraphe, quand il apprit la chose, me fit venir et me donna un haut poste dans son administration avec des appointements assez élevés. Ce fut le commencement de ma fortune... »

Si Berquin était encore de ce monde, j' imagine que son âme cristalline tressaillerait d'aise à ce récit et qu'il tracerait aussitôt de sa main patriarcale la morale de l'histoire : « Quand on fait le bien, mes petits amis, on est toujours récompensé... »

Et peut-être bien que les petits amis de Berquin seraient affreusement mis dedans, car voici ce que je lis dans une biographie new-yorkaise de M. Carnegie : « M. Brooks, manager du bureau télégraphique de Pittsburg, qui a beaucoup connu Andrew Car-

negie et qui l'avait fait travailler, dit qu'il était fort curieux et tâchait toujours de se pousser en avant. Dès qu'il se présentait une occasion de se faire valoir, il la saisissait aux cheveux. Au bureau, il n'avait ni trêve ni cesse que les opérateurs réguliers n'abandonnent leur table pour le laisser manier les appareils. C'est ainsi qu'un jour il put recevoir et transmettre une dépêche importante... »

Quand je vous disais que la Renommée avait vraiment une dent contre M. Carnegie !...

* * *

Est-ce pour figer une bonne fois sur les lèvres de cette déesse son sourire de gouaille que le bon milliardaire a commencé à répandre l'ondée bienfaisante de ses millions ? Je ne sais, mais il en est aujourd'hui du Carnegie distributeur comme jadis du Carnegie ramasseur.

On lui reproche de mal distribuer son ar-

gent, on lui reproche de le distribuer contre la volonté des bénéficiaires, en violation d'engagements pris par lui. On lui reproche...

Mais l'anecdote vaut d'être contée, car elle est amusante.

Un jour, un jeune Américain, M. Wack, chef de la publicité d'une importante maison de commerce anglaise, le « Sirop de la mère S... », vint trouver M. Carnegie.

Le « Sirop de la mère S... », pour ceux qui l'ignorerait, est l'élixir bienheureux qui préserve et guérit de toutes les maladies. Il est à la fois dépuratif, rafraîchissant, antiseptique, digestif, reconstituant et inoffensif. Il guérit des millions d'individus et dépense des millions de livres sterling pour avoir des millions de réclames dans des millions de journaux et des millions d'affiches sur des millions de murs.

M. Wack vint donc trouver M. Carnegie et il lui proposa d'organiser, aux frais du sirop de la mère S..., un plébiscite à travers tout le Royaume-Uni pour savoir à qui de-